



CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR SE SOUVIENT, LE CŒUR SERRÉ, DE LUTHER VANDROSS. VOIX INOUBLIABLE, PRODUCTEUR DE TALENT, CE MONUMENT DE LA SOUL ET DU R'N'B S'EST ÉTEINT CET ÉTÉ DANS UNE INDIFFÉRENCE QUASI GÉNÉRALE, ET POURTANT...

Le 1^{er} juillet dernier, Luther Vandross est mort d'une attaque cérébrale, après avoir connu de nombreux problèmes de santé. Et, comme d'habitude, la tristesse de cette disparition a été amplifiée par le peu d'écho dans les médias français. Incompris en France jusqu'au dernier jour de ses 54 ans et au-delà, Luther était tout simplement le chanteur de r'n'b le plus important des vingt dernières années. Prince jouait sur un autre registre, mais Luther a toujours été considéré comme la personnalité s'approchant le plus de Marvin Gaye, car peu d'artistes ont su cumuler les talents de chanteur, de compositeur et de producteur dans ce coin si précis de la musique noire. Puisqu'il faut résumer en quelques lignes une carrière qui s'est étalée sur trois décennies, de l'album *Young Americans* de Bowie à *Change*, puis à des disques qui ont su ressusciter les carrières chancelantes de Dionne Warwick ou Aretha Franklin, il faut juste se concentrer sur le fait que presque tous les albums de Luther n'ont pas pris une ride. Il possédait dans sa production une propreté musicale qui a toujours été époustouflante. Luther a fait revivre le r'n'b, comme Anita Baker, quand personne ne s'intéressait vraiment à ce genre de musique noire. Non seulement il est arrivé à un moment où tout le monde s'attristait sur l'état de la soul, mais il a donné tout ce qu'il avait aux stars qui ont marqué sa jeunesse. Luther est un sauveur. Il a su marier la grande pureté sonore des années 80 avec un élément synthétique, il a su pousser sa voix sans qu'elle devienne jamais hurlante. Alors, quand je vois des journalistes mettre l'accent sur son côté *womaniser* et roucoulant, c'est comme si on se souvenait de Barry White uniquement sous l'angle d'«Ally McBeal» ou qu'on résumait Moby à *Go*. Cela m'horripile parce que cela dénote une énorme lacune culturelle, c'est voir la musique noire uniquement sous l'angle du classicisme de Nat King Cole ou de la modernité de Pharrell Williams. Il y a une période grise, et Luther Vandross en était le roi. S'il avait fait son coming-out, il aurait été non seulement un artiste

LUTHER VANDROSS
JOUAIT AVEC LE MICRO,
S'EN APPROCHAIT
TOUT EN CRIANT, PUIS
IL S'EN ÉCARTAIT D'UN PAS
CALME ET DÉSINVOLTE.

majeur, mais aussi un symbole. Encore une fois, quelqu'un que vous adorez meurt, et vous savez qu'il n'a pas eu l'occasion de dire vraiment qui il était. En 1981, j'ai entendu son premier album, *Never Too Much*, en débarquant à l'improviste chez le styliste Patrick Kelly, dans son appartement de la rue des Saints-Pères. Patrick n'était pas là, mais son salon était rempli de top-models noires américaines, toutes assises sur le sol et qui écoutaient ce disque. On les voyait dodoliner de la tête, en grandes connaisseuses, et il était évident que cette musique était parallèle à une brillante new-yorkaise qui rejaillissait sur la beauté de ces femmes. C'était le disque contemporain de leur temps. *Never Too Much* est un morceau composé d'une manière si carrée, dès l'introduction du riff de basse de Marcus Miller, c'est un disque adoré par Patrick Vidal et repris par Nick V. Mais ce qui était fou chez Luther, c'est la manière avec laquelle il développait ses ballades lors des concerts énormes qu'il donnait, quatre jours de suite, dans les salles comme l'Hammersmith Odeon. Quand il attaquait une ballade comme *A House Is Not A Home*, en référence à Dionne, on savait qu'on pénétrait dans une période du concert qui allait durer quarante minutes. C'était comme si son cœur sortait de ce corps trop enveloppé. Il jouait avec le micro, s'en approchait tout en criant, puis il s'en écartait en marchant d'un pas calme et désinvolte, et sa voix ressemblait à un écho qui traversait les salles. Et il savait que le public adorait tellement ça qu'il en jouait, il arrivait à vous émouvoir tout en vous faisant rire. Ses performances étaient si uniques qu'à la fin des années 80 on trouvait sur les trottoirs de Broadway tous les *bootlegs* de ses concerts aux quatre coins du monde, en cassettes. Pour les Noirs, il n'était pas ce «chanteur des ménagères», il était l'urbanité faite chair, il était le page et le vizir des plus grandes chanteuses, il était la sophistication même. Il leur disait: «J'ai adoré ton vernis à ongles à l'Apollo», mais il pouvait aussi les sortir de la dépression avec un album qui, oui, les sauverait. *I loved that man so much*.